

montrerais un peu plus exigeante. La première fois on m'a mariée, la seconde je me marierais... avec votre consentement, mon père, ajouta Estelle pour adoucir ce que sa dernière phrase pouvait avoir de trop indépendant.

—Tu sais, méchante enfant, que je ne te contrarierai pas, répondit le colonel en lui frappant légèrement la joue du revers de la main ; ton mariage avec Servian m'eût fait un grand plaisir, car c'est un bonnet homme et je crois qu'il t'aurait rendue heureuse ; mais puisqu'il ne te convient pas, n'en parlons plus. Quant à ton projet d'aller à Paris, tu penses bien que c'est un enfantillage auquel je ne puis consentir. Servian a de l'esprit, tu l'avoues toi-même ; il comprendra que sa présence ne doit pas t'être agréable, et avant deux ou trois jours, sois-en sûre, il prendra congé de nous. Tout ce que je te demande, d'ici là, c'est d'être polie envers lui. Brave ou non ; songe qu'il est mon ami et notre hôte.

—Passe pour deux jours, dit Estelle en se levant ; mais je vous prévienne que s'il est assez indiscret pour rester plus longtemps, je lui cède la place. Maintenant que nous sommes d'accord, continua-t-elle avec un sourire plein de charme, promettez-moi de jeter par la fenêtre votre vilaine pipe ; M. Tonayrion vous donnera des cigares et moi je vous embraserai.

Le colonel prit entre ses deux mains la jolie tête d'Estelle et lui baisa le front et les yeux en dépit d'une feinte résistance.

—Ça ne compte pas, dit-elle en s'élançant d'un bond vers la porte.

—J'ai encore quelque chose à te dire, reprit M. Herbelin.

La jeune femme revint près de son père.

—Puisque c'est aujourd'hui ton tour de confession, dit le colonel d'un air fin, autant vaut que ce soit une confession générale. Voyons, sois franche : aimes-tu monsieur Tonayrion ?

—Ah ! ah ! fit Estelle en riant malignement, vous avez donc remarqué que monsieur Tonayrion me fait la cour.

—Parbleu ! j'ai eu les oreilles gelées en Russie, mais non pas les yeux. A quoi veux-tu que j'attribue la fréquence de ses visites, si ce n'est au désir et peut-être à l'espoir qu'il a de te plaire ?

—Vous pouvez dire l'espoir, répondit Estelle d'un ton confidentiel.

—Tu lui permets donc d'espérer ?

—Les hommes ont-ils besoin de cette permission-là ? Ils sont si présomptueux.

—Lui surtout, je crois.

—Lui comme les autres ; il a du moins le mérite d'y mettre de la franchise ; et je sais qu'il serait homme à faire partager aux autres, de gré ou de force, la bonne opinion qu'il peut avoir de lui-même.

—Tu crois cela ?

—J'en suis sûre.

—Tout ceci veut-il dire que tu aimes M. Tonayrion ? demanda le colonel, qui regarda sa fille d'un air scrutateur.

—Pas tout-à-fait, mon père, répondit Mme Caussade en hochant la tête par un mouvement assez orgueilleux ; nous n'en sommes pas là. Mais si, dans la suite, je ne parle pas d'aujourd'hui ni même de demain, si plus tard pareille chose arrivait, ce choix vous déplairait-il ?

—Je suis fâché que tu aies tant tardé à me faire cette confidence, reprit le colonel d'un ton sérieux ; j'aurais pris des renseignements officiels sur lui avant de le laisser s'établir ici d'une manière si intime.

—Ne le connaissez-vous pas ?

—Sa personne, oui, et même, je crois, son caractère. Je n'ai rien à dire ni contre l'un ni contre l'autre. C'est un beau garçon fait pour plaire à une femme, et quoique diablement fût, il y a moyen de vivre avec lui. Mais sa position, je n'en connais pas le premier mot ; tout ce que j'en sais, c'est qu'il n'a pas d'état.

—Est-ce que dans le monde élégant on a un état ? M. Servian lui-même en a-t-il un ?

Non ; mais en revanche il a une jolie fortune, bien claire et bien liquide. Qui te dit que M. Tonayrion pourrait en offrir autant ?

Mme Caussade se leva et se vint asseoir sur les genoux du colonel avec la caïnerie que les femmes emploient lorsqu'il s'agit pour elles d'une victoire à remporter.

—Écoutez-moi, mon bon petit père, et surtout ne vous fâchez pas, lui dit-elle de sa voix la plus caressante ; dans une circonstance où il s'agit de mon sort, de grâce, n'invoquez pas de misérables considérations d'intérêt. Lorsque j'ai épousé M. Caussade, vous n'avez pensé qu'à ma fortune ; permettez-moi aujourd'hui de songer un peu à mon bonheur. J'ignore si M. Tonayrion est riche, mais supposons qu'il ne le soit pas. Avec le bien de ma mère et ce que m'a laissé mon mari ne suis-je pas...

—Et ma fortune, pourquoi la comptes-tu ? interrompit M. Herbelin : me prends-tu pour un parâtre ?

—Vous voyez donc bien, reprit Estelle en serrant tendrement la main de son père ; vous voyez donc bien que ma position est assez belle pour qu'en me remarquant je puisse ne pas consulter exclusivement le plus ou moins de fortune de l'homme que j'épouserai. S'il est riche, tant mieux, s'il ne l'est pas, je le suis assez pour lui et pour moi... Je crois avoir trouvé dans monsieur Tonayrion des qualités, selon moi, préférables à tous les trésors du monde. Il a peut-être moins d'instruction, moins d'esprit même que n'en a monsieur Servian ; mais en revanche il possède un mérite sans lequel à mes yeux tous les autres ne sont rien. Il est brave.

—Qu'en sais-tu ? demanda le colonel ; est-ce parce qu'il porte des éperons et des moustaches ?

—Mon père ? dit Estelle d'un air piqué.

—Que veux-tu ! c'est encore là un de mes préjugés du temps de l'empire ; je ne peux pas m'habituer à voir un bourgeois, un pékin, disons le mot, affublé de moustaches comme un grognard de la vieille garde.

—Puisque vous convenez que c'est un préjugé, je ne vous gronderai pas. Le seul tort de M. Tonayrion, et ce n'est pas un grand à mes yeux, ajouta Estelle en souriant, c'est d'être né trop tard. Vingt ans plus tôt il eût été militaire, car c'est là sa vocation, il me l'a dit cent fois. Il aurait servi comme vous, sous vos ordres peut-être ; il aurait fait toutes les campagnes, il se serait distingué, il aurait eu la croix, à vingt-cinq ans il serait devenu colonel...

—Ta, ta, ta, n'allons pas si vite ; je n'ai été nommé colo-